

Archives en expérience : le journal et son partage

Arnera Thomas

Janvier 2022

Mots-clés : Journal – Projet – Récit – Archives – Expérience – Friche

Résumé

Ce texte s'inscrit dans la démarche de recherche-action-crédation Mémento. Il introduit le partage de mon journal sur le site www.defluences.fr, pratique d'écriture que j'ai développée au sein d'une friche artistique et de mes différents engagements depuis 2015. Ce texte retrace, met en récit l'émergence d'une pratique d'écriture, celle du journal, de son partage naît au carrefour de différents lieux, espaces. Cette mise en récit vient justement questionner l'acte de mettre en récit, depuis celui une gestuelle de documentation, celle du journal. Face à l'hégémonie du projet, qui participe possiblement à un effacement des histoires, quelle relation aux textes entretenons-nous dans nos expériences individuelles et collectives. L'archive devient alors un bon pre-texte pour penser nos textes, nos récits dans les présents qu'ils jalonnent et font advenir.

Archives en expérience : le journal et son partage

Journal d'Entres

Ce texte introduit une expérience, celle du partage d'un journal, tenue depuis 2018 et que j'ai intitulé journal d'Entres suite à la publication d'un article dans le numéro 4 de la revue *Agencements. Recherches et pratiques sociales en expérimentations*. Ce journal chuchote l'intimité d'une recherche et l'intimité d'une trajectoire au départ de mon implication au sein de l'association Lamartine, aussi connue sous le nom de Friche Lamartine (Lyon), association d'artistes, d'artisans occupants des friches industrielles depuis 2010. L'expérience à laquelle je souhaite me livrer consiste à partager mon journal pendant la maintenance du site www.defluences.fr, sur lequel je partage des travaux personnels (journaux, articles) et collectifs (films, fanzines...). Ce faisant, et au travers de ce texte, je souhaite envisager la place de ce journal dans ma trajectoire, celle d'un « chercheur en friche » parmi d'autres. La recherche-action Memento, débutée en 2019 au sein d'Artfactories/autresparts, et plus particulièrement son sous-titre, *Archives en expériences*, me donne ainsi l'opportunité d'envisager de quoi cette pratique d'écriture singulière, celle du journal, et son partage est elle la trace, fait-elle trace ou plutôt, comment trace-t-elle ?

Ces derniers mois, j'ai eu envie de revenir sur le journal écrit depuis 2018. Cela représente plusieurs centaines de pages, parfois déjà corrigées, partagées, mais, pour beaucoup, encore à l'état brut. Revenir ainsi sur cette écriture particulière implique nécessairement pour moi une baisse de régime dans la tenue de mon journal, son écriture. Un espace s'ouvre alors. En écrivant moins, je peux, peut-être, plus facilement partager mon écriture, voire de m'essayer à une forme de « systématisation » du partage du journal écrit en 2022. En suivant le lien, vous pourrez ainsi accéder au partage de mon journal 2022. Cette manière d'y donner accès est nouvelle. Si le partage du journal a jusqu'ici été un travail inhérent à son écriture, je n'ai jamais associé un partage aussi régulier à cette échelle, celle d'un site internet.

Ecrire et partager le journal consiste pour moi à écrire quotidiennement, à corriger l'écriture après-coup (orthographe syntaxe), et à le partager lorsque le contexte s'y prête. Son partage peut être le fait d'une collaboration dans laquelle il est établi que je partagerai mon journal, ou une publication (fanzine, site internet, livrets). Le contenu est alors rendu public, le partage est plus large. Cela peut aussi être un partage qui s'inscrit dans une forme de correspondance, d'échanges avec des amis, des collègues, des proches que je sais lecteur·rice·s et que l'écriture concerne, implique. Le partage consiste parfois à isoler dans le journal d'Entres des jours ou des périodes précises, des passages distincts qui vont venir raconter quelque chose en particulier (une relation avec un square, un garage, une notion, une lecture, un chantier particulier). Ainsi, le temps qui sépare l'écriture du partage du journal est très aléatoire. Cela peut se faire le jour même, en fin de semaine après plusieurs mois ou années plus tard. Un des objectifs que je me fixe ici est que chaque début de mois soit l'occasion de partager celui qui vient de s'écouler. Je me laisse néanmoins la liberté de partager du journal du mois en court, selon ma disponibilité d'écriture et de relecture.

La suite de ce texte n'est pas indispensable à la lecture du journal qui, dans l'idée, doit se suffire à lui-même malgré les manques, les imprécisions, les incomplétudes. Le journal, ce journal, n'est qu'un point de vue. Il m'arrive d'être en désaccord avec ce que j'y lis ou à vouloir nuancer, corriger. Cependant, il n'a pas vocation à être juste, mais plutôt à ajuster une pratique dans les temps et les espaces où elle se déploie. Sa lecture peut heurter techniquement, affectivement, ou encore lasser très vite ou déconcerter. De même que j'en suis l'auteur, je sais en être l'un des premiers lecteurs, ne serait-ce que parce que je me l'adresse d'abord, adresse qui, paradoxalement, est devenue la condition de son partage. C'est ce que raconte, entre autres, la suite de ce texte.

Archives, récits, expériences

La recherche-création M emento, en s'intéressant aux traces et aux récits qui émanent de ces expériences d'occupations artistiques, culturelles, sociales, permet d'envisager à la fois la multiplicité des formes que ces traces où ces récits peuvent prendre, à la fois les difficultés qu'elles éprouvent à faire récit(s). La friche Lamartine (2011-2019), friche artistique issue de la friche RVI (2001-2010), à nouveau relog e il y a plus de deux ans maintenant, donne à penser ces enjeux. Pour moi, la question du ou des récits se heurte souvent, dans le quotidien associatif, à l'injonction de fabriquer du récit par le projet et par l'image. Cela plutôt que de penser des récits hétérogènes, multiples, mouvants, dont la vocation, s'ils doivent en avoir une, serait de faire friche ou de mettre en friche, plutôt que d'exister dans un paysage institutionnel. Il est récurrent pour nous (les membres de l'association) de brandir l'étendard du projet associatif comme une évidence. Comme s'il était nécessaire pour nous d'en avoir un. Dans les faits, bien des choses s'écrivent à la friche, et de bien des manières, mais sûrement pas « UN » projet associatif objectivable. Nous n'y parvenons pas collectivement en tout cas. L'entreprise est trop complexe et rencontre une réalité qui lui est fatale : il n'y aura jamais qu'un seul projet associatif. Se mettre d'accord sur celui-ci nécessite un temps que les divergences et engagements épars ne permettent pas de prendre. En témoigne l'incapacité récente à se donner un nom ou à vouloir se donner un nom après le relogement de 2019. La soi-disante urgence à le faire n'en était en fait pas une. Cette fiction de l'urgence – probablement produite par le doute et l'incertitude liés à un moment de relogement, des besoins administratifs, de productions artistiques, mais aussi à l'injonction intériorisée de visibilité et à la lisibilité – a tout de même conduit à la création d'un Groupe de Travail « Nom d'une friche ! ». Ce GDT s'est caractérisé, selon moi, par l'absence de membres ressentant l'urgence d'un besoin de changement de nom et inversement par la présence de bonnes volontés en mesure de s'activer. Aujourd'hui, malgré le relogement, et ce sur plusieurs sites, nous sommes toujours à « La Friche Lamartine ». Le chantier sur le nom est enterré ou presque. Ici, j'ai envie de lire une maigre résistance, probablement inconsciente, à la société du projet. Le lieu résiste indépendamment de certaines volontés internes et externes.

Pourtant, ce qui doit arriver arrive, et un document qui porte en en-tête le titre de « projet associatif » ou qui joue ce rôle finit toujours par exister, dans l'ombre d'une administration qui a besoin de ce type de document pour rendre visibles, lisibles nos expériences pour des partenaires qui ne sont en fait souvent que des financeurs. L'association, ses responsables, ne peuvent pas salarier une personne dont l'une des missions est d'obtenir des subventions sans accepter que soient cr s les outils dont cette personne a besoin. Dit autrement, dans notre cas, nous acceptons de jouer à un jeu dont la finalité me semble nous échapper pour partie.

Néanmoins, face à l'apologie du Projet, dont nombre d'associations connaissent les rouages, sans pour autant y céder, il serait dommage d'y opposer l'apologie du Récit. D'ailleurs, « Projet » et « Récit » font bon ménage dans la Ville néolibérale. L'une des manières d'éviter cet écueil serait d'être attentif aux récits (en minuscule et au pluriel) laissant toute la place aux projets (en minuscule et au pluriel) d'exister. Ne pas se projeter dans le récit néolibéral, mais laisser la place à la multitude, que ce soit des récits (y compris dans leurs formes), de projets, d'intentions et notamment dans nos manières d'appréhender nos environnements sociaux, urbains et mentaux. Penser les récits et les projets depuis nos expériences, celles que nous faisons en relation à ces environnements, plutôt que dans l'éternelle prospective qui empêche les présents d'insister, d'opérer et de faire advenir. De plus, le Projet, avec son lot de contrainte technique, organisé en technocratie du projet, est devenu, depuis plusieurs décennies, le loup dans la bergerie associative lui sommant insidieusement de se spécialiser. On comprend très vite ce qu'il y a d'injonction

paradoxe entre ce qui, par effet de mode, fait qu'il est plaisant d'avoir une « friche artistique » dans sa ville – tout comme il est plaisant d'être un de ses membres – tout en soumettant, par le « Projet », ce qui est par essence vague, mouvant, processuel à la projection, à la simplification et à la définition de soi et d'une direction, à ce que j'ai envie de nommer « l'établissement ».

C'est probablement l'un des enjeux qui a fait de l'archive le prétexte de la réponse à un appel à projets – ici, le pluriel de « projets » n'est pas multitude, mais compétition inhérents aux incontournables « appels » qu'ils soient à projets ou encore à Manifestations d'intérêts (AMI) – lancé par la DRAC et la région Auvergne-Rhône-Alpes : Mémoire du XXème et XXIème siècle. Cet appel à projets permettait d'ajouter à l'utilité d'un Projet conventionnel, un espace disponible pour travailler et être attentif à d'autres formes de mises en récits présentes dans ces lieux. Il permet une attention et une disponibilité aux récits que portent et fabriquent nos expériences localisées : nos lieux. Il ne s'agit pas uniquement du récit, mais bien de la mise en récit qui fait que quelque chose se met à raconter quelque chose. C'est ce que revêt l'idée d'archive en expérience aussi. L'idée que ce qui s'archive de nos pratiques s'observe depuis ce qui les compose, des gestes, des intentions, des tentatives, des objets. Envisager l'archive depuis l'expérience, ou de faire l'expérience de l'archive comme trace, comme document, s'inscrit ainsi dans une attention aux gestes et gestuelles, aux intentions multiples qui, face au Projet homogénéisant, travaillent dans la multitude à faire friche.

L'archive comme pré-texte

J'aime l'idée de prétexte ou de pré-texte. J'y vois au moins deux sens. Il y'a l'idée de bon prétexte, de motif tout trouvé. Une trouvaille autour de laquelle on va broder un projet pour répondre à l'appel à projets. Une trouvaille permettant d'être compétitif. Comme excuse, motif, ou mobile, les archives dégagent du temps, ouvrent une disponibilité, notamment en obtenant des financements, pour livrer des textes et des agencements de textes qui font traces et racontent de manière explicite ce que peuvent être nos expériences. Le prétexte permet d'envisager le fait que les archives font exister un texte avant le texte, un texte avant la construction d'un récit. Entendu ainsi, le récit est un agencement de textes possiblement déjà écrits, d'une manière ou d'une autre, et livrés sous un autre jour. Cela n'en fait pas moins une création. Parce qu'elles entretiennent un rapport particulier aux temps et aux présents (création, conservation, documentation, action) les archives ouvrent un espace pour construire un récit plus égalitaire et, donc, plus démocratique. Les archives peuvent ouvrir, libérer des voix/voies.

Le sous-titre, archives en expérience donne à penser ce que l'expérience tient de l'archive et inversement. De manière caricaturale, je pourrais poser la question ainsi : qu'est-ce que cela dit de l'expérience, si je l'envisage comme archive ? Toujours de façon caricaturale, cela donne à penser d'une part, ce que « concentre » l'expérience comme possibles informations et, d'autre part, à envisager ce que l'expérience raconte et ne raconte pas ou encore comment elle raconte. C'est ce qui m'invite à penser l'archive en expérience depuis l'acte de mettre en récit. Penser l'archive « en expérience » m'invite à me détacher de l'acceptation de l'expérience comme quelque chose sur laquelle on capitalise : l'expérience professionnelle, celle qui permet une « montée en compétence », une ligne de CV. Il s'agirait alors plus de choses complexes (moments vécus, multitudes d'affectes en relation, etc..), difficilement objectivables. Si cela paraît difficilement objectivable, ces éléments peuvent néanmoins être sujet à un travail d'objectivation. Ce travail peut être une simplification à l'extrême et prendre, sur le marché du travail, la forme d'un CV. Ainsi deux ans en tant qu'enquêteur téléphoniques à la TNS Sofres, pourtant capitale dans la compréhension de ma trajectoire et des conditions matérielles de construction de ma pratique, se

matérialisent en seulement un tiret sur un document PDF. Il peut aussi s'agir d'un travail de mise en récit recouvrant ainsi des dimensions politiques, micro-politiques ou encore pédagogiques au sein d'une communauté par exemple. Comme le geste qui fait archive, la mise en récit est incomplète, elle est le fruit d'un contexte d'élaboration, d'un tri, de même qu'elle conduit à faire le tri. Là encore, l'expérience devient matière à récit. On pourrait d'ailleurs faire l'hypothèse que de penser l'archive en expérience participe de la matérialisation de l'expérience. Ce qui pourrait passer inaperçu devient à un moment « matière » à récit. Donna Haraway évoque le terme en anglais *matter* qui signifie à la fois matière et à la fois ce qui compte « its matters to me ». Produire une archive c'est faire le tri, conserver ce qui compte, assembler ce qui raconte.

Quelle expérience se cache ou peut se raconter derrière un compte rendu rédigé pendant une réunion ou encore derrière une peinture accrochée ou stockée quelque part dans une ancienne robinetterie. Pour ma part, j'ai en tête le terme « frichard » que j'utilise parfois pour me nommer alors que je l'utilisais initialement pour nommer d'autres personnes. Un terme qui compte pour moi. Entre la friche RVI et aujourd'hui, il y a fort à parier que deux personnes ayant endossées cette même nomination soient, dans un débat inventé, des acteur·rice·s profondément en désaccord et qui n'ont pas vécu la même expérience. Pas besoin, d'ailleurs, d'inventer une discussion ou une situation pour que deux frichard·e·s en désaccord fassent des choses ensemble. C'est le cas à la friche Lamartine comme ailleurs. Il nous arrive même de partager le même espace, de coopérer ensemble au départ d'antagonismes. D'où la difficulté à envisager un Projet associatif autrement que comme une absurdité dans ce contexte. C'est aussi ce qui caractérise l'expérience que j'ai de la friche : des antagonismes qui font le choix de faire, au moins un peu, ensemble. À l'inverse des « marques déposées », des « copyrights », qui privatisent parfois des mots et abiment les images qui leurs sont associées, l'archive en expérience que comporte le mot frichard·e·s n'appartient qu'à la multitude des récits qui vont pouvoir se raconter à partir de lui. C'est bien sûr le cas pour chaque mot, pour « oranges » autant que pour « friches ».

Enfin, envisager ainsi les archives en expériences m'invite à envisager des récits qui s'écrivent depuis les pratiques, depuis des praticiennes et des praticiens. De quoi mon expérience est-elle l'archive ? Comment ma pratique en constitue-t-elle le point d'entrée, quel récit s'écrit depuis ce qui compose nos pratiques. Pour le savoir il faudrait probablement construire, à l'intérieur de nos expériences collectives, des sortes de *biotech*, comme le suggère Pascal Nicolas-Le Strat. Des bibliothèques de nos biographies collectives et individuelles contextualisées, situées.

Les pratiques, les usages livrent déjà pour partie leurs récits – sans qu'il y ait nécessairement mise en récit. C'est en tout cas ainsi que je conçois déjà une manière de penser l'archive en expérience, depuis cette idée que je suis un praticien. Ma pratique et les pratiques en générales ne font pas nécessairement récit, mais constitue un espace potentiel de mise en récit. En tant que membre de la friche Lamartine, je dirai qu'une des manières d'explicitier quel praticien je suis passe aussi, mais pas que, par la « relecture » de mon journal. Une relecture pas uniquement en terme de contenu, mais en terme de pratique, de ce qui s'invente comme pratique depuis mon journal et son partage. De même qu'un plasticien·ne·s, pour se raconter autrement que depuis une appellation, racontera toujours quel rapport il ou elle entretient à la matière, comment il ou elle la pratique. Ce récit singularisera. Il y a fort à parier là aussi qu'il sera question de rencontre, de trajectoires, de tentations et de tentatives.

Gestuelle. Le journal comme partage

Si le partage du journal fait partie de la gestuelle de ce journal, il n'a pas et n'est pas encore systématiquement partagé. Cela pour une raison à la fois simple et complexe qui est de « préserver la nature de l'écriture ». je ne souhaite pas distinguer un journal d'un autre, un qui serait le journal « off » et l'autre public. De fait, cela existe, il y a des choses que je ne partage pas, pour alléger la lecture, pour protéger les personnes, les actions avec lesquelles j'avance, au sein desquelles je coopère ou encore pour me protéger personnellement. Néanmoins, j'essaye d'éviter au maximum d'intervenir sur ce que je partage. Quand il s'avère que c'est trop sensible, cela signifie que ce n'est pas partageable. Ce travail est un vrai travail de médiation. Je ne l'écris donc pas pour être partagé, ce qui est paradoxalement la condition de son partage, et possiblement de l'utilité de son partage. Il m'arrive, mais c'est assez rare, d'écrire avec la sensation que j'écris pour d'autres. Je ne réprime pas ce geste, j'essaye simplement de le conscientiser et de faire attention à ce que ce désir de partage ne perturbe pas le sens de l'écriture. Si le sens de l'écriture est d'abord de faire trace de mes implications, d'essayer de me raconter ce que je vis pour mieux l'appréhender, il peut bien sûr prendre d'autres sens selon le contexte de sa lecture et depuis son partage. La plupart du temps, et c'est devenu suffisamment spontanée, j'écris ma journée dans un sens, dans l'autre, ou de manière insensée. Une ou plusieurs relectures permettront de corriger les fautes et la syntaxe sans parvenir à tout enlever. Ce qui s'ensuit, dépend du moment d'écriture. Y'a-t-il un espace pertinent de partage ? Existe-t-il ou dois-je l'inventer ? Est-ce un journal écrit avec d'autres, parce qu'il est le fruit d'une coopération ? Ou l'écriture du journal est-elle simplement celle d'une journée marquée par un évènement, une lecture ? Autant de questions qui font du partage du journal, de sa publicisation, quelque chose qui se rapprocherait plus de la gestuelle que du geste.

Je profite de l'écriture de ce texte pour apporter une nuance, celle entre partager et publier. Il peut m'arriver, en confiance, de partager un journal, par mail ou sur internet en ajoutant un accès privé au journal sur le site defluences.fr. Ce partage se distingue d'une publication, un moment où l'écriture devient accessible à un plus grand nombre. J'ai aussi conscience que l'accessibilité au contenu est parfois entravée par l'effet de masse que produit la tenue régulière d'un journal, le langage utilisé ou encore le support sur lequel il vient soudainement s'apposer. S'astreindre à une telle pratique, à la fois de tenir le journal, à la fois de s'autoriser à le partager, n'est pas sans lien avec une position sociale de majoritaire (blanc, diplômé, issue de classe moyenne supérieur) et que, là encore, paradoxalement, le journal met au travail. Cette nature paradoxale de l'expérience participe aussi de ce rapport intermédiaire qui « justifie » pour moi la pertinence de cette pratique issue d'un lieu qui se dit, se veut, intermédiaire.

Pratique de recherche-action

Malgré une littérature conséquente en sciences sociales sur le journal et une pratique fréquentes chez certain·e·s praticiens et praticiennes, je perçois ma pratique du journal comme celle d'un « presque » autodidacte. Le fait de me mettre à tenir un journal n'était pas prémédité, je m'y suis mis par la force des choses, pris dans la tourmente de mes implications.

Le journal est une composante de ma pratique qui naît à la croisée de deux espaces. Le premier, la Friche Lamartine. Objet de recherche pendant mon master 1 et 2, je deviens membre de cette dernière en 2015 avec l'envie de continuer à y être, celle d'être en recherche avec ce lieu. Je suis, à ce moment-là, attiré par la dynamique du lieu, ce qu'il fabrique dans la ville depuis un précédent, l'expérience auto-gérée de la friche RVI, et son relogement des les bâtiments rue Alphonse Lamartine en 2010. En intégrant le lieu, je recompose à tâtons mon rapport au savoir. Je

ne souhaite pas faire une recherche sur le lieu, mais avec ce lieu. Quelle sociologie se fabrique à la friche Lamartine au même titre que se fabrique des théâtres, des musiques, des cuisines, des esthétiques, des modes d'organisations. Ce qui semble être le substrat complexe d'une diversité de pratique, peut-il aussi être celui d'une sociologie ?

C'est justement au deuxième espace que j'emprunte l'idée de « fabriquer une sociologie » et que je l'importe dans ma pratique quotidienne de frichard en devenir. Le séminaire national des Fabriques de sociologie accompagne ces réflexions et actions quant au rapport au savoir, à la critique, à la manière dont cela prend forme (des épistémologies politiques). Au sein des Fabriques, je trouve essentiellement un espace de partage d'expérience, des praticien·ne·s qui s'outillent mutuellement. Cela passe autant par l'émergence d'actions, la production de textes que de coopérations singulières. Entrer dans cet espace fait aussi de nous un ou une praticienne. Le ou la praticienne relève autant du chercheur que de l'acteur·rice, car penser en termes de pratique participe nécessairement d'une réflexion sur ce que l'on fait, de même qu'elle invite à penser autrement que depuis les cadres préétablis (plasticien, sociologue, étudiants...). Loin du paradigme scientifique et de son « Autorité », je découvre alors un endroit où la sociologie ne s'applique pas, elle se fabrique, et les sociologues sont loin d'en être les seuls ou principaux artisans, bien au contraire.

Je ne distingue pas pour autant l'espace de la friche et celui des Fabriques comme l'un celui de l'action et l'autre celui de la recherche. Les deux participent peut-être de ce que l'on appelle aujourd'hui une recherche-action ou peut-être une recherche-création. Si c'était le propos de ce texte, je pourrais désigner ce qui dans chacun de ces espaces tient de l'un et de l'autre et s'invente entre les deux. D'une certaine manière le journal, parce qu'il émerge de ces mises en relation, raconte cela à sa manière. Le partage de celui-ci illustre non pas ce qu'est la recherche-action, mais l'un des nombreux possibles qu'elle peut recouvrir.

Pratique de lieux intermédiaires

Le séminaire des Fabriques de sociologie se tient en marge de l'Université Paris 8 et du laboratoire de sciences de l'éducation EXPERICE. C'est dans cet espace-là que je découvre la pratique du journal une fois sorti du Master sociologie politique à Lyon 2. Le journal semble être un outil connu, élaboré, éprouvé et théorisé, notamment par les tenants de l'analyse institutionnelle, pratique qui a marqué et marque encore le laboratoire. Le journal se distingue du carnet de bord, de terrain, qui correspond plus à une prise de note *in situ*. Le journal vient raconter pour moi, à ce moment-là, autre chose que ces outils qui eux s'ancrent dans une conception plus classique de la recherche : un chercheur (sociologue), un objet (les lieux intermédiaires), un terrain (la friche artistique Lamartine), une méthode (entretiens semi-directifs, observation participante...). Le journal est un espace réflexif, mais aussi un espace de « formation de soi » ou encore d'intervention.

Pourtant, le journal, à ce moment-là, n'est qu'une hypothèse et celle-ci s'inscrit encore pour moi dans une tension entre la perception d'autres manières d'être en recherche et ma formation universitaire. Cette formation devenue un fantôme me pressant à formaliser une recherche classique. Dans ce contexte fantomatique, le journal pourrait devenir un outil, pour ma méthode, dans le cadre d'une recherche sur un terrain « bien » défini : les lieux intermédiaires. Ce ne sera pas le cas, en tout cas pas de cette manière.

Alors que je cherche à définir les termes de ma recherche, quelque chose se cristallise autour des termes intermédiaires et d'intermédiation. Dans un premier temps, le terme d'intermédiaire suscite mon intérêt plus que celui de friche. Cela au croisement du travail de l'association

d'Artfactories/autresparts en lien étroit avec l'expérience lyonnaise d'occupation de friches industrielles dont Lamartine fait partie. Quand j'arrive à la friche Lamartine, l'association est aussi lieu intermédiaire parce qu'elle s'en réclame en étant signataire de la charte des lieux intermédiaires et indépendants. Le terme intermédiaire, qui se risque à l'appellation tout en refusant une labellisation, est une manière pour ces acteurs d'être au travail sur des enjeux de mise en réseau et de construction des politiques publiques et principalement celles qui émanent du ministère de la Culture. L'appellation « lieux intermédiaires » est alors un moyen pour ces expériences de se « dire » sans se simplifier et de faire valoir un soutien qui ne viendrait pas les normaliser, mais qui leur permettrait, au contraire, d'exister dans la multitude, dans leurs particularités.

Je rencontre le second terme, celui d'intermédiation, aux Fabriques de sociologie, suite à l'intervention du sociologue Olivier Noël lors d'un séminaire national. Là aussi, il est question de politiques publiques, de co-construction par le bas, depuis les usages et depuis un travail d'échange et de rencontre entre les acteur·rices au premier rang desquel·le·s les premier·ère·s concerné·e·s. C'est cette rencontre qui me donne alors à être attentif, dans les lieux que je fréquente, et d'abord à la friche Lamartine, à ces dynamiques d'intermédiations. Cela pour tenter d'entrer physiquement et intellectuellement dans ces lieux intermédiaires, peut-être d'abord plus que dans une friche artistique.

Cette cristallisation, je la nomme « trouvaille », avec le sentiment d'avoir enfin mon objet pour partir en enquête. J'oublie, peut-être, sûrement, que je suis d'abord en train d'entrer dans une friche et qu'il me faudra décroisonner ma manière d'associer actes et pensées, mettre mon Projet à l'épreuve des projets.

Cette trouvaille me conduit d'abord à rencontrer la compagnie Augustine Turpiaux autour de son dispositif de marche théâtrale et de théâtre en espace public. La compagnie m'invite à les rejoindre alors que je leur propose dans un premier temps de travailler avec eux sur le mode de l'entretien. Le dispositif m'intéresse, je « suspecte » une possible intermédiation en acte, et depuis des formes qui sont d'abord artistiques, avant d'être de possibles interventions sociales, politiques ou militantes. Si elles sont d'abord artistiques, elles ne sont pas moins « empreintées » (au sens où l'action porte l'empreinte) d'engagements personnels, sociaux et, donc empreintées politiquement. En témoigne, au sein de la compagnie, une conception assez tranchante de ce que peut être un théâtre, et une application assez radicale de cette conception. Je souhaitais donc pouvoir y accéder du dehors, depuis les récits de leur action et par au moyen d'entretiens semi-directifs. Leur proposition de les suivre est aussi une manière courtoise et généreuse d'offrir une alternative à mon entrée par l'entretien probablement peu convaincante. Outillé par les Fabriques de sociologie, je me risque à partir avec la compagnie. Je pars marcher avec elleux en 2017. Pris dans l'action, je ne peux ni prendre des notes « de terrain », ni faire d'entretien in situ. Je dois, conformément au protocole mis en place par la compagnie, réaliser des interviews dans l'espace public, les intérioriser et construire une improvisation théâtrale, ce qui est permis par une longue marche, elle-même ponctuée par un spectacle improvisé, dans l'espace public, en fin de journée. Nous devons ensuite trouver où dormir pour la nuit et réaliser à nouveau l'exercice et ce pendant huit jours.

Au-delà du défi que suppose l'action en elle-même, il y a le contexte plus large de ma situation. Je suis à ce moment là au RSA, que je parviens à compléter avec un peu de travail en cuisine, des enquêtes téléphoniques ou encore du soutien scolaire. Les marches ne sont pas financées, donc l'aventure ne génère pas de rémunération. Il y a ma possible recherche qui ne trouve pas dans cette action des moyens directs de valorisation. En tout cas, pas dans ma conception étriquée de ce qu'est une recherche à ce moment-là. Je suis pris et perdu entre ma difficulté à récolter des matériaux, mon manque de légitimité à devenir comédien, même l'espace de quelques

minutes, et la sensation saisissante de vivre une expérience faisant réellement sens pour moi. S'il y a un terrain à ce moment-là... c'est donc moi.

Le journal va très vite s'installer comme une évidence. Je l'avais envisagé comme l'un des outils possibles. Il devient l'outil central dans la mesure où je ne considère pas encore l'action comme un outil de recherche et la recherche comme outil pour l'action. Ce « mécanisme » préside pourtant le dispositif de la compagnie sans que cela ne soit explicitement nommé, ce n'est pas nécessaire. C'est probablement pour cela que le journal émerge comme pratique, au cœur de cette recherche-action qui ne se nomme pas et que mène la compagnie. Comme à la friche Lamartine, je ne suis plus le chercheur qui guide la recherche, je participe à une recherche, dans un dispositif collectif. Ma pratique, dans ce dispositif que je rejoins, se singularise, et ce depuis l'émergence du journal. Le journal me permet de documenter ce que je vis, sans savoir ce qu'il adviendra. Ce journal, précisément celui de ces marches, écrit au stylo, parfois au crayon de bois, sur un petit carnet, n'est d'ailleurs resté qu'un journal, que je consulte peu ou pas. Je peux probablement le considérer comme une archive ou la composante d'une archive, celle de mon expérience de frichard. C'est probablement comme telle que je le consulterai à nouveau. Dans l'acceptation « officielle » de l'archive, pour le considérer comme une archive, il faudrait alors que je classe le journal et que je le protège des affres du temps. Aujourd'hui, je me répète qu'il faudrait le retranscrire, mais c'est un chantier parmi d'autres et loin d'être prioritaire. Il n'a jamais été partagé, mais il demeure un geste inaugural, celui d'une gestuelle qui écrit ces lignes aujourd'hui.

Les actions qui ont suivies ont donc toujours étaient accompagnées du journal. Très vite, l'écriture du journal est devenue un motif pour « être » à la situation. Pour se faire, alors il fallait partager mon journal. Cette envie de partage se heurte immédiatement à une problématique. Quoi partager ? Comment partager sans dénaturer l'écriture ? Comment le partage d'une pensée en construction, émergente, immédiate, parfois critique à l'égard de l'action autant que de soi-même, nous met au travail sans entraver l'action à laquelle on participe et qui fait sens pour nous ? Quelle(s) forme(s) donner à ce partage.

L'ensemble de ces questions est encore au travail aujourd'hui, mais trouve des pistes pour apporter des questions aux questions. Ces pistes, elles se travaillent toujours autour de ces deux espaces que sont la friche Lamartine et les Fabriques de sociologie. Mais aussi au sein des espaces qui ont émergé de ce croisement. Avec la compagnie Augustine Turpeaux, nous avons continué à cheminer dans un square, où le journal s'est partagé pour la première fois en 2018 avec ses membres. Puis, les années suivantes, toujours depuis le square et jusqu'à l'intérieur de la friche sous forme de performances, de lectures gesticulées ou encore d'un livret. Au sein du quartier Mermoz à Lyon où le journal a trouvé sa place dans un fanzine, L'ENTRE avec d'autres contributions dramaturgiques, poétiques, des dessins d'architectes, etc. Le partage du journal est aussi numérique sur le site défluences.fr ou encore celui de la recherche-action Palimpseste menée par le CCO de Villeurbanne. Dans la revue Agencements, l'écriture du journal, dite diaire, se mêle aussi à celle de l'article. Ici, il s'agit d'une rencontre de différents registres d'écritures au sein d'un même texte. Cet article a donné un nom à ce journal : le Journal d'Entres. Ce journal se subdivise ensuite en multiples autres journaux lors de partages : Journal de bordures, Lieux et Milieux, Journal memento, Garage(s)...

Comme composante d'une pratique qui s'invente, le journal m'a permis de participer à différentes actions, à en rendre compte, à les (re)mobiliser différemment. Ce faisant il m'aide matériellement à faire exister et à faire évoluer la pratique qu'il compose, il me construit comme praticien-chercheur. C'est ainsi, probablement, que d'autodidacte du journal en petits boulots, de petits boulots en premiers petits contrats, je deviens salarié d'une association. D'abord comme

soutien, pour m'éviter le statut d'auto-entrepreneur, je développe aujourd'hui au sein de l'association une pratique singulière, fruit d'une expérience en friche.

Multiplier les façons de partager cette pratique, penser la forme et le fond, là aussi de façon conjointe (*formefond*) est aussi une manière de ne pas figer une pratique et de ne pas se figer avec elle. Penser en *formefond* c'est aussi ne pas dissocier l'archive de l'expérience. C'est cette fois-ci ce que raconte le « memento » de *Memento Mori* qui signifie « souviens-toi que tu vas mourir ». Je sais pertinemment que je ne pourrais pas tenir cette pratique *ad vitam* et je ne le souhaite pas. Le fait de chercher à décélérer n'est pas anodin, ni le fait de le partager différemment. Qui sait ce que ce nouveau mode de partage sur le site défluences.fr va faire au journal et plus largement à ma pratique? Il n'y a aucune ambition derrière cette question, simplement l'idée que des choses se produisent aussi sans préméditation. Peut-être qu'après avoir été une archive en expérience il va être temps pour moi, en reprenant l'ensemble de mon journal, de faire expérience de l'archive, autre dimension de la recherche-action Memento. Je prends la mesure aussi, même partiellement, de ce que cette pratique, ce journal D'Entres, a généré aujourd'hui, ce texte en rend pour partie compte. Plus difficile en revanche de savoir ce qu'elle est déjà en train de faire advenir dans sa mutation ou possiblement son terme. Je mesure aussi que s'il faut se souvenir qu'on va mourir, il ne faut pas oublier que les choses s'inventent, comme nos pratiques, un peu comme ce journal d'Entres, quelque part « entre », il y a six ans.